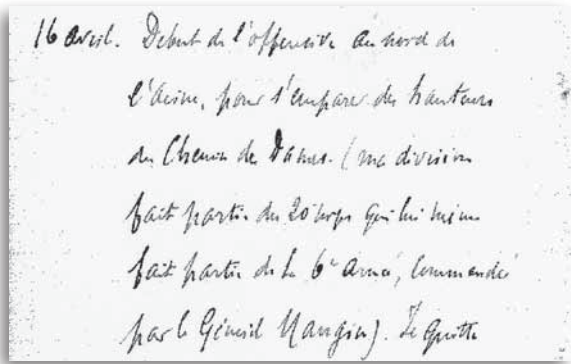


La lettre du Chemin des Dames

Bulletin d'information édité par le Conseil général de l'Aisne / Automne 2009-Hiver 2009-2010

17



Inédit

Le carnet de Dreyfus au Chemin des Dames

Retrouver Vauclair



Avec l'année 1917, disparaissent les derniers bâtiments de l'abbaye de Vauclair : au printemps, l'aile des convers, construction du XIII^e siècle, est pulvérisée par les bombardements de l'offensive du Chemin des Dames. A l'automne, un chasseur à pied de 19 ans, Joseph Dimier, observe depuis les hauts de Craonne les ruines sous les obus de ce qu'il pense être le village d'Ailles. Mais il s'agit de Vauclair. Devenu religieux, le père Dimier participe dans les années 1960 au sauvetage des vestiges du monastère qui, de témoin de l'épopée cistercienne, est devenu également un témoin de la Grande Guerre.

Le Département de l'Aisne met en ligne sur le portail du Chemin des Dames, un site web qui donne à voir des reconstitutions en 3 D des principaux bâtiments de l'abbaye.

Craonne, pages 14 à 18

Quatre conférences, un concert-lecture et des rencontres entre historiens, auteurs et grand public sur le Chemin des Dames : les 7^{es} journées du livre de Craonne ont lieu les samedi 7 et dimanche 8 novembre. Accès libre.

Le concert-lecture

Samedi 7 novembre à 20 h 30 à l'église de Craonne, concert-lecture animé par les musiciens de l'association Camerata Champagne, ensemble de musique de chambre de l'Aisne, qui travaille sous la direction de Léna Gutke, flûtiste concertiste et professeur de musique de chambre, suédoise d'origine.

Textes de Stéphane Bedhome, historien, qui s'est intéressé au rôle des Suédois dans le conflit et à la reconstruction de Craonne.

Les ponctuations musicales feront revivre les compositeurs engagés dans la Première Guerre mondiale et ayant poursuivi après 1918 une carrière à jamais marquée par ces années terribles. Elles permettront aussi de découvrir quelques compositeurs suédois.

Une manifestation organisée par la commune de Craonne avec le concours du Collectif de recherche international et de débat sur la guerre 1914-1918 (CRID 14/18) et le soutien du Conseil général de l'Aisne.

Programme détaillé sur www.chemin-des-dames.fr

Extrait du registre des délibérations du conseil municipal de Craonne dans l'entre-deux-guerres : une délibération du 8 février 1920.

L'escalier monumental de l'hôtel de ville de Craonne construit grâce à l'aide des Suédois.
© DB/CG 02.



De Craonne à Jaurès... les conférences

Les conférences se déroulent, le samedi 7 novembre, à partir de 14 heures, dans la salle des fêtes au premier étage de l'hôtel de ville de Craonne. Accès libre. Accueil par Noël Genteur, maire de Craonne, conseiller général, et Frédéric Rousseau, professeur d'histoire contemporaine à Montpellier III.

14 h 30 : Un hôtel de ville suédois pour Craonne

Le conférencier. Stéphane Bedhome est doctorant (Université Montpellier III). Bénéficiaire d'une bourse 14-18 du Département de l'Aisne, il prépare une thèse dont le sujet est «Reconstruire le Chemin des Dames (1919-1939)».

15 h 30 : L'expérience du combattant dans la bataille, XVII^e siècle-XX^e siècle

La conférencière. Dorothee Malfoy-Noël est doctorante (Université Montpellier III). Bénéficiaire d'une bourse 14-18 du Département de l'Aisne, elle prépare une thèse sur l'expérience du combattant dans la bataille.

16 h 30 : Retrouver les mutins de 1917

Le conférencier. André Loez, docteur en histoire, professeur et membre du CRID 14/18, a soutenu sa thèse «Si cette putain de guerre pouvait finir.» Histoire et sociologie des mutins de 1917 en mai 2009 à l'Université Montpellier III, sous la direction de Frédéric Rousseau. **[Interview en pages 12 et 13]**

17 h 30 : Jean Jaurès- 1859/2009 - Louis Barthas 1879/2009

Le conférencier. Rémy Cazals, professeur émérite de l'université de Toulouse Le Mirail et éditeur des *Carnets de Louis Barthas*, membre fondateur et président du CRID 14/18 a publié de nombreux ouvrages sur la Grande Guerre dont *La vie au quotidien dans les tranchées de 1914-1918*, Pau, Cairn éditions, 2008, en collaboration avec André Loez.

Les livres, les auteurs

Le foisonnement éditorial autour de la Grande Guerre ne se dément pas. Publier permet aux historiens de porter à la connaissance du public le fruit de leurs recherches. **A partir de 10 heures, toute la journée, dimanche 8 novembre**, à l'hôtel de ville de Craonne, présentation d'ouvrages et rencontres avec une quinzaine d'auteurs chercheurs mais aussi romanciers.

Spectacles gratuits autour du livre en fête

La Caverne du Dragon et la Bibliothèque départementale de prêt s'associent pour «Lire en fête». Malgré la suppression de l'opération nationale, de nombreux sites dont le Musée du Chemin des Dames organisent cette année encore cette fête de la lecture. Rendez-vous les 14 et 15 novembre.

Deux spectacles sont proposés les samedi 14 novembre et dimanche 15 novembre à 17 heures à la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames.

Samedi 14 novembre : Guth des Prez, Histoires à mourir debout

Auteur-conteur depuis plus de 30 ans, Jean-Claude des Prez, dit Guth, sillonne les routes de France et du Québec pour y présenter ses créations. Initiateur ou créateur d'une douzaine de festivals, il est un des acteurs du renouveau du conte en France [Lire *La Lettre du Chemin des Dames* n° 16/été 2009].

C'est également un historien passionné par la Grande Guerre et sa transmission, sujet qui lui a inspiré quelques conférences en université, et plusieurs spectacles.

C'est en s'apercevant de l'écart entre les récits de son grand-père poilu et les stéréotypes de l'histoire « officielle » qu'il a choisi d'exprimer le « silence des bouches pleines de terre ».

« Histoire à mourir debout » rend hommage à l'existence et à la mort de ces anonymes, tentant de faire revivre des mémoires individuelles au-delà du récit collectif.

Dimanche 15 novembre : Vian, v'là Boris

A partir des textes de Boris Vian qui parlent d'amour, de musique, de racisme, de guerre, de la bêtise des hommes, d'espoir... Un hymne à la vie écrit par celui qui n'était pas pressé de grandir. Un spectacle jazz, humaniste et plein d'humour, avec des artistes pluriels, à la fois chanteur, comédien et musicien. D'après l'œuvre de Boris Vian. Conception et mise en scène de Michel Abecassis. Avec Didier Bailly, Nicolas Dangoise, Pierre Ollier.

Année Boris Vian. Spectacle soutenu par la Fond'action Boris Vian, dans le cadre du 50^e anniversaire de sa disparition.

Entrée gratuite, dans la limite des places disponibles et uniquement sur réservation préalable. Tél : 03 23 25 14 18. Courriel : caverne@cg02.fr



Vian, v'là Boris, le dimanche 15 novembre à 17 heures à la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames.

Sorties thématiques sur le Chemin des Dames les 7 et 11 novembre

Les 7 et 11 novembre, de 14 h 30 à 17 heures, deux sorties thématiques sont organisées sur le Chemin des Dames par la Caverne du Dragon, musée du Chemin des Dames.

Le 7 novembre : «traces de la Reconstruction»

Pour prolonger l'exposition actuellement présentée à la Caverne, «Après la guerre, Aisne 1919...», ce parcours propose un itinéraire à la découverte des architectures et des architectes de la reconstruction.

Des témoignages encore visibles de l'ère du provisoire à la renaissance des mairies et des églises de villages, des clés vous seront données pour comprendre une architecture entre tradition et modernité.

Le 11 novembre : «un 16 avril en 1917...»

A l'occasion d'une journée de commémoration, commémorer une autre

date, essentielle pour comprendre le Chemin des Dames. Assorti de nombreux témoignages, le récit du guide vous permettra de mieux comprendre la première journée de l'offensive Nivelle. TARIFS : 6 euros / 3 euros (tarif réduit, nous consulter)

Réservation obligatoire : 03 23 25 14 18 ou www.cavernedudragon.fr

Attention : les parcours proposés restent indicatifs et dépendront de l'état des routes et du temps. Il est fortement conseillé aux visiteurs de se munir de chaussures adaptées, chaque circuit occasionnant des déplacements à pied.

Les étapes des parcours sur www.cavernedudragon.fr

Au loin les ruines, c'était Vauclair...



Dans Vauclair en ruines, octobre 2009.
© Thibault Raymond/CG 02.

En octobre 1917, Joseph Dimier, 19 ans, grenadier au 22^e bataillon de chasseurs à pied, entre dans la guerre au Chemin des Dames. Du haut de Craonne, il croit voir au loin sous les bombardements les ruines du village d'Ailles. Mais il s'agit des vestiges de l'abbaye de Vauclair au sauvetage desquels il participera 48 ans plus tard.

Le père Anselme Dimier visite Vauclair pour la première fois, en 1948. Il a 50 ans et prépare un recueil de plans des abbayes cisterciennes qu'il publie en 1949. L'abbaye que découvre ce religieux de la Trappe de Scourmont (Belgique) n'est plus qu'un ensemble de vestiges en perdition.

Au printemps 1965, le père Dimier est de retour dans cette vallée de l'Ailette où, 17 ans plus tôt, il a effectué des repérages. Il nourrit le projet d'y entreprendre des recherches archéologiques. Ce faisant, il va donner, avec quelques autres, le coup d'envoi au sauvetage des ruines de ce site dont les derniers bâtiments ont été détruits par les obus de l'offensive du Chemin des Dames, au printemps 1917.

En ce début d'année 1965, certains journaux croient tenir leur histoire à sensation écrivant que Joseph Dimier, qui n'était pas encore le père Anselme mais un jeune chasseur alpin de 19 ans en poste dans le secteur du Chemin des Dames, a assisté en direct au martyre de l'abbaye en 1917 (1). C'est une fable !!! Car si le jeune Joseph Dimier fait l'expérience du feu au Chemin des Dames, l'événement a lieu en octobre. Et non en avril ou en mai. Cela fait quelques mois déjà, que l'artillerie a eu raison des dernières élévations de Vauclair.

Dans un texte signé Meridi Malnese - anagramme d'Anselme Dimier-, écrit cinquante ans après la Grande Guerre, le

religieux raconte cette première confrontation avec la guerre sur les hauteurs du plateau de Craonne. L'article ne donne pas corps à la légende de l'abbaye de Vauclair pulvérisée sous les yeux du jeune chasseur alpin. Son auteur a l'honnêteté de préciser que Joseph Dimier, lors de sa première garde de jour, le 17 octobre 1917, pense avoir dans son champ de vision le village d'Ailles bombardé, et non Vauclair.

Extraits (2)

16 octobre 1917. Parti de Muscourt, le 22^e bataillon de chasseurs alpins a franchi l'Aisne et est parvenu sur les hauteurs de Craonne.

On commence à découvrir la vallée de l'Ailette. A l'horizon, c'est un feu d'artifice qui rougeoit d'un bout à l'autre. Les obus sifflent de toutes parts, passant comme courant je ne sais où, par-dessus nos têtes pour accomplir leur mission de destruction et de mort. On entend le claquement sec des mitrailleuses toutes proches qui fait écho. A perte de vue, les lueurs des coups de canons dansent un peu partout, comme un orage lointain [...] De gros obus passent au-dessus de nous [...] Je marche toujours comme dans un rêve ».

Après une garde de nuit, un peu de repos et une corvée de jus, Joseph Dimier prend sa première garde de jour.

« ... En arrière de la première ligne allemande tout en bas dans la vallée, on voyait un

ensemble de ruines sur lesquelles les obus tombaient à chaque instant. En regardant la carte, je crus pouvoir reconnaître le village d'Ailles. Ce n'est que beaucoup plus tard - après la guerre - que j'appris qu'il s'agissait de l'abbaye de Vauclair, fondée par saint Bernard au XII^e siècle, et qui a donné son nom au secteur du même nom ».

Sous la plume de Meridi Malnese, la sentinelle Joseph Dimier paraît avoir vécu à Craonne une expérience initiatique. Assurément c'est le religieux qui, 50 ans plus tard, écrit : « *Tout nous plaçait dans un état d'indifférence à tout ce qui pouvait arriver, dans un état de liberté totale qui avait quelque chose de religieux. On ne vivait plus que pour soi, délivré que l'on était des petits soucis égoïstes ; on vivait près de la terre, sous le ciel, dans la vérité ; cela nous rapprochait de la nature et, en fin de compte, de Dieu ».*

Yves FOHLEN et Damien BECQUART

1 - Le 12 octobre 1966 dans Carrefour, Claude Schwartz écrit : « Il y a cinquante ans, sous les yeux du père Anselme, s'écroulait l'abbaye de Vauclair ».

2 - *Quinze jours en première ligne au Chemin des Dames, octobre 1917*, par Meridi Malnese. *Mélanges à la mémoire du Père Anselme Dimier*, volume I, 1987, Benoît Chauvin, Pupillin, 39600 - Arbois.

La 3 D redonne vie à l'abbaye

Le portail du Chemin des Dames s'enrichit d'un site supplémentaire. www.abbaye-vauclair.fr propose des reconstitutions en 3 D de l'abbaye et des rubriques pour préparer et prolonger une visite sur place.

Située au pied du versant nord du Chemin des Dames, à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau des sites de la Caverne du Dragon et du plateau de Californie, l'abbaye de Vauclair n'a pas échappé aux bombardements de l'offensive du Chemin des Dames [lire ci-contre]. A la veille de la guerre subsistait en particulier l'immense bâtiment des convers -70 mètres de long. Ce joyau de l'architecture cistercienne a été réduit par les obus, au printemps 1917.

A partir des vestiges de l'ensemble abbatial, dont le sauvetage a été initié au milieu des années 1960, la technologie 3D a été utilisée pour "redessiner" le site de Vauclair à différentes périodes de son histoire. Ces reconstitutions 3 D permettent de montrer ce que la visite sur le terrain laisse seulement entrevoir et imaginer. Le résultat est évidemment tributaire des sources disponibles. Si certains éléments, comme le bâtiment des convers, sont bien renseignés, d'autres le sont beaucoup moins. En ce cas, la modélisation repose sur une série d'hypothèses et l'image obtenue

Octobre 1917, Joseph Dimier (à gauche) au Chemin des Dames.
D.R. [photo parue dans Mélanges à la mémoire du père Dimier].

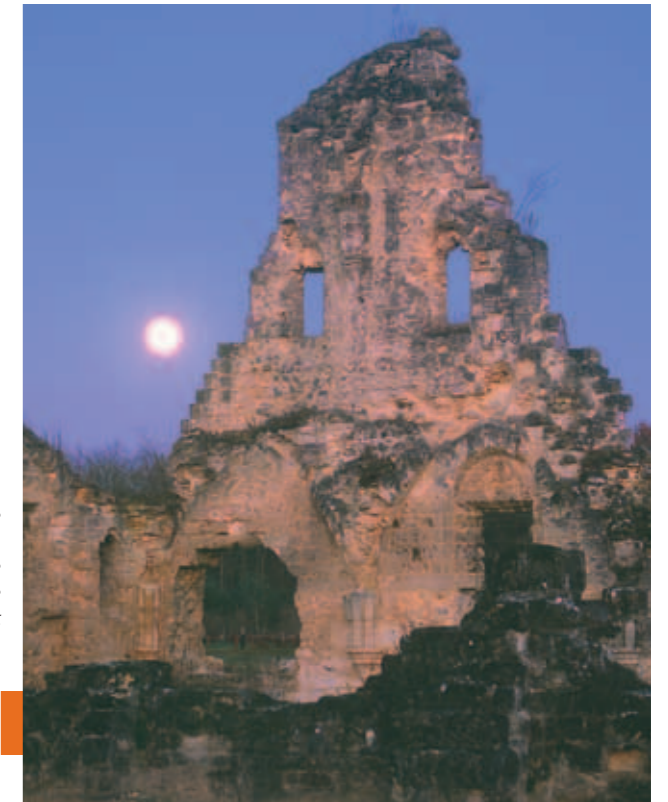


s'apparente à une représentation plausible plutôt qu'à une reproduction. Reconstitution ou interprétation : le site signalera au cas par cas la nature du modèle exposé. Pour ce travail piloté et financé par le Département de l'Aisne, la société Héritage Virtuel, spécialisée dans la modélisation 3D appliquée au patrimoine, s'est appuyée sur les sources iconographiques et textuelles connues : congrès archéologiques de France, campagnes photos du début du XX^e s., travaux du Père Dimier, analyses des fouilles menées entre 1966 et 1988 par le groupe Source... un ensemble documentaire rassemblé en annexe de l'étude préalable à la protection et à la mise en valeur de Vauclair, conduite en 2008 par l'architecte en chef des monuments historiques, Jean-François Lagneau.

Cette modélisation 3D est accessible sur le nouveau site Internet www.abbaye-vauclair.fr. Deux phases ont été programmées pour ce projet. Depuis quelques jours, les internautes accèdent aux premières reconstitutions 3D : Vauclair au XII^e [lire ci-contre]. Des rubriques d'information accompagnent et contextualisent ces images en présentant l'abbaye et son histoire. Dans une deuxième phase, début 2010, le site déclinera l'ensemble des reconstitutions 3 D, il intégrera également un espace documentaire, une rubrique consacrée au verger conservatoire et au jardin de plantes médicinales.

Caroline CHOAIN
et Damien BECQUART

www.abbaye-vauclair.fr



Nuit de pleine lune à Vauclair.
Élévation de la façade orientale du bâtiment des convers.
2003.
© FX Dessirier.

Prospérité, destructions et remaniements à Vauclair

Fondée en 1134 par saint Bernard à la demande de l'évêque de Laon, 15^e fille de Clairvaux, l'abbaye cistercienne de Vauclair a connu, après celle du XII^e siècle, une seconde campagne de construction au XIII^e siècle. Le premier monastère suit le plan bernardin classique avec une église à chevet plat dont l'architecture semble proche de celle de l'église abbatiale de Fontenay, en Côtes-d'Or. La seconde abbaye, consacrée en 1257, dont la nef resta inachevée, est de style gothique avec un chevet à chapelles rayonnantes. Elle s'inspire du plan de l'abbaye de Longpont près de Villers-Cotterêts. En partie détruite au début de la guerre de Cent Ans, restaurée, incendiée en 1590, rénovée et remaniée dans la seconde moitié du XVII^e siècle, l'abbaye de Vauclair subit de nouvelles déprédations lors des événements révolutionnaires. Par la suite, des pans de murs sont démantelés et la destruction de l'église abbatiale est presque complète après 1830. En 1907, les pouvoirs publics classent le bâtiment des convers pour assurer sa préservation. Mais sept ans plus tard, c'est la guerre...

L'album photo d'un officier allemand à Hurtebise

Les collections départementales viennent de s'enrichir d'un album qui donne à voir des scènes de la vie militaire d'une compagnie allemande à Hurtebise, fin 1914 et début 1915. Ces photos permettent à leur auteur Rolf Crome, jeune officier saxon, de faire partager son environnement quotidien à une demoiselle dont il est proche.

Depuis les ruines de la ferme d'Hurtebise où il est affecté [lire par ailleurs], Rolf Crome se livre à une véritable campagne photographique. Au début de l'année 1915, il saisit ou fait saisir les lignes et les retranchements occupés par la compagnie qu'il commande.

Les clichés sont destinés à une demoiselle avec laquelle il entretient une correspondance, Mlle Grawert. Une lettre de l'officier saxon en date du 26 mars 1915, depuis l'hôpital de Laon, annonce à cette dernière qu'il enverra bientôt un deuxième album qu'il a fait réaliser. Un seul nous est parvenu.

D'un format « à l'italienne » (24,5 x 32 cm), l'album, dont le titre, « La Hurtebise », est mentionné sur le plat supérieur de la reliure de couleur verte, comporte 20 planches cartonnées montées sur onglet qui rassemblent au total 34 photographies originales en noir et blanc. À chacune des planches correspondent un ou deux tirages photographiques sur papier albuminé. L'album compte une majorité de photographies de petit format (24 clichés d'environ 5,5 x 5,7 cm), complétées par des photographies de taille plus importante (9 clichés d'environ 10,6 x 10,8 cm). Ces 34 vues systématiquement renseignées présentent, pour la plupart, des portraits individuels et de groupe – toujours

anonymes - des soldats de l'unité de Crome, leurs positions, les retranchements et les passages de ruines d'Hurtebise et des environs proches.

Si on ne connaît pas l'âge de Mlle Grawert, ni la nature exacte de sa relation avec Rolf - une fiancée ? - le fait que l'officier lui adresse ces prises de vues sous la forme de deux albums laisse supposer qu'ils sont proches l'un de l'autre.

Le premier cliché de l'album que l'on possède (8,2 X 11,2 cm) est le seul montrant le sous-lieutenant. Le photographe y figure en pied, tiré à quatre épingles, mis en scène dans le décor rassurant d'un cantonnement bien ordonné... Il semble ne pas avoir été pris à Hurtebise, mais plus probablement à l'arrière, dans un camp d'entraînement. Derrière l'officier saxon, on découvre deux baraques en bon état et bien équipées : fenêtres multiples, toiture en plans inclinés, cheminée, gouttières et même bouches d'aération.

Dans les pages suivantes, le personnage de Rolf disparaît complètement et cède la place à ce qui constitue l'environnement de sa nouvelle vie. La guerre, ses rigueurs, son monde d'hommes, qui sont absents

de la première image, s'imposent dans les suivantes. C'est l'âpreté de l'hiver : la neige, des hommes les mains réfugiées au fond des poches ; le décor des combats : une tranchée qui serpente au pied d'une ferme ruinée, « La Hurtebise » ; la camaraderie : des soldats assis les uns contre les autres devant une cagna... Les dernières photographies montrent le creusement d'un abri dans la journée du 9 mars. Rolf Crome se blesse la nuit suivante.

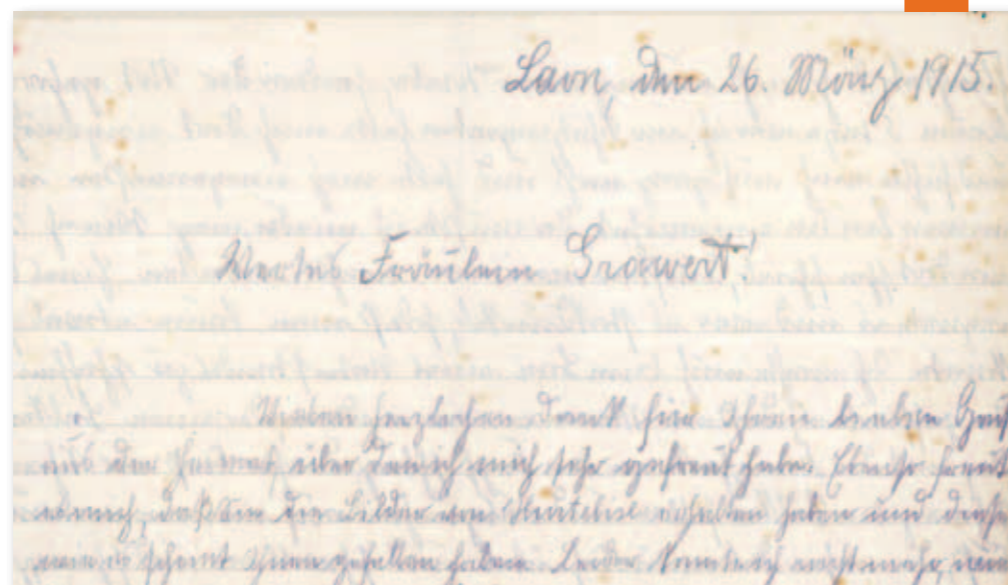
Dans une démarche didactique, Rolf Crome s'attache à présenter à Mlle Grawert son environnement immédiat et ses conditions d'existence. De façon saisissante, il donne à voir des scènes de la vie quotidienne militaire qui dénotent une volonté de rendre compte autant de l'ordinaire que de l'extraordinaire vécu personnellement.

Témoignage précieux de la vie dans les lignes allemandes à Hurtebise – secteur hautement stratégique et symbolique du Chemin des Dames – en 1915, l'album de Crome constitue un document exceptionnel. Même si elles ne franchissent aucune des lignes tracées par la censure, ces photographies, en partie dominées par les ruines, donnent de la vie militaire une vision plus réaliste que les images officielles.

Yann PERICHAUT

Le Leutnant Crome à l'automne 1914

Le sous-officier Crome – sans doute Leutnant (sous-lieutenant) – est à la tête d'une compagnie, la 6^e, du 2^e bataillon du 102^e régiment d'infanterie. A l'automne 1914, cette unité est engagée dans le secteur de Berry-au-Bac/Sapigneul, tout près du canal de l'Aisne à la Marne, où les combats sont éprouvants. Dès le 19 octobre, le groupe de ce jeune officier subalterne est positionné en réserve à Hurtebise. Rolf Crome y occupe le corps de ferme et les dépendances, pris aux français un mois auparavant. Ecuries, granges, bergeries, habitation : l'ensemble a été éventré par les bombardements et le feu [Lire *Septembre 1914 : les derniers jours d'Hurtebise*, Lettre du Chemin des Dames n° 16, été 2009].



Lettre du 26 mars 1915 de Rolf Crome à Mlle Grawert. L'officier allemand y annonce l'envoi prochain d'un album photographique.
© Collection départementale Caverne du Dragon.



La seule représentation du sous-lieutenant Crome dans un décor rassurant.
© Collection départementale Caverne du Dragon.



Des hommes de la compagnie de Rolf Crome au pied de l'arbre calciné d'Hurtebise.
© Collection départementale Caverne du Dragon.



Assis les uns contre les autres devant la porte d'une cagna.
© Collection départementale Caverne du Dragon.



Une tranchée au pied des ruines de la ferme d'Hurtebise. La neige. Hiver 1914-1915.
© Collection départementale Caverne du Dragon.

Bibliographie :

Die Sachsen im Felde 1914-1918, Artur Baumgarten-Crusius, Leipzig, 1923

Le carnet d'Alfred Dreyfus au Chemin des Dames

Après la réhabilitation l'avancement lui est refusé...

L'Affaire Dreyfus a déchaîné les passions dans l'opinion publique française de la Troisième République. On connaît le tragique destin de ce capitaine accusé faussement de trahison en 1894, par antisémitisme, et condamné au bague de l'Île du Diable par le Conseil de guerre après une enquête bâclée. Gracié au bout de cinq années par le Président de la République, Alfred Dreyfus obtient sa réhabilitation par la Cour de cassation en 1906.

Après sa réhabilitation pleine et entière, il prend des fonctions de commandant d'artillerie à Vincennes. Il souhaite ardemment réintégrer l'armée active, mais pas dans n'importe quelles conditions. Durant ses douze années de parenthèse forcée de «L'Affaire», il n'avait évidemment pas bénéficié d'avancement. Fin 1906, il sollicite donc une promotion au grade de lieutenant-colonel, correspondant au minimum à ses annuités non comptabilisées. Mais il essuie un refus. Très déçu, il a l'impression qu'il continue d'être une victime. Il demande donc sa mise à la retraite qu'il obtient en août 1907.

Il est alors âgé de 48 ans et il est placé en position de réserviste. En 1909, 1910, 1911, et 1913, il effectue des «périodes» de une à trois semaines durant lesquelles il est chargé d'étudier et d'améliorer le plan de mobilisation de l'Artillerie du secteur Nord de la capitale.

Affecté sur sa demande à une unité combattante en février 1917, Alfred Dreyfus participe à l'offensive du Chemin des Dames, au printemps 1917, comme commandant d'un groupe d'artillerie. Son carnet de campagne, rédigé dans le feu de l'action, témoigne, très vite, de l'échec de l'opération. Extraits de ce témoignage inédit.

Août 1914 : c'est la guerre ! Bien qu'âgé de 55 ans, l'officier réserviste Dreyfus est mobilisé. Sa volonté de combattre transparait dans ces quelques lignes d'une lettre adressée à une amie, madame Arconati :

« Maintenant haut les cœurs ! L'Allemagne mérite de recevoir un vigoureux coup de torchon. Quand enfin je me verrai de nouveau à la tête de nos braves troupiers, j'oublierai tout, souffrances, tortures et affronts sanglants. Que Dieu et la justice humaine fassent que ce jour luise bientôt. »

Il est affecté dans la zone Nord du camp retranché de Paris, au 233^e régiment, comme adjoint du commandant d'artillerie, poste qu'il occupera jusqu'en décembre 1916. Il est chargé de la mobilisation, de l'inspection et de l'entretien des 50 kilomètres de tranchées situées au nord de la capitale.

Dès le début de la guerre, il souhaite être envoyé dans une zone de combats, mais on lui objecte son âge et son mauvais état de santé. L'Etat-major craint

également de possibles incidents liés à des réactions hostiles d'officiers restés très antidreyfusards. Dreyfus reste donc cantonné à l'arrière.

Fin 1916, l'artillerie est supprimée dans le secteur Nord de Paris. De plus, après la bataille de Verdun et les nombreuses pertes humaines, l'Etat-major a un besoin urgent d'officiers, quel que soit leur âge.

Son supérieur, antidreyfusard acharné

Sur sa demande, Dreyfus est enfin affecté dans une unité combattante : en février 1917, il rejoint le 20^e Corps de la VI^e armée comme adjoint au commandant du parc d'artillerie de la 168^e division d'infanterie. Depuis le 19 décembre 1916, la VI^e armée est commandée par le général Mangin qui avait joué un grand rôle dans la bataille de Verdun, notamment pour reprendre le fort de Douaumont et qui se retrouve une nouvelle fois sous les ordres du général Nivelle.

Dreyfus arrive dans l'Aisne en mars, via Epernay et Château-Thierry où il commande l'un des trois groupes du parc d'artillerie de la division (P.A.D. classé 233^e régiment) sous les ordres du colonel Georges Larpent.

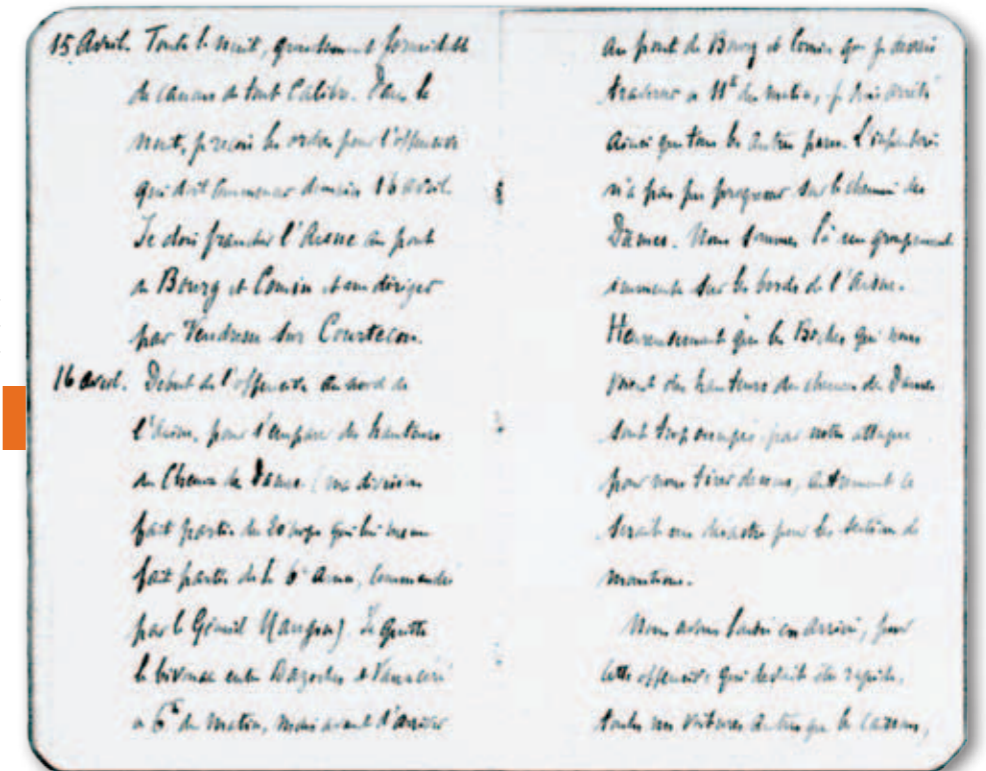
Que sait-il de ce supérieur ? Sait-il, hasard ou machiavélisme, que Larpent est un militant de l'Action Française, un proche de Charles Maurras ; qu'en 1909, il avait publié un ouvrage antidreyfusard virulent, *Précis de l'Affaire Dreyfus*, sous le pseudonyme de Henri Dutrait-Crozon ? Dreyfus avait lu ce livre : il l'évoque dans l'une de ses correspondances d'avant-guerre. Ignore-t-il que son supérieur direct n'est autre que cet auteur antidreyfusard acharné ? Il ne le mentionne dans aucun de ses écrits. Le doute subsiste.

Avec la VI^e armée, le groupe d'artillerie de Dreyfus se positionne au sud de la vallée de l'Aisne. C'est là, à partir de la fin mars, que débute dans son carnet la relation des événements du Chemin des Dames.



Alfred Dreyfus au 233^e régiment d'artillerie.
© Collection privée Charles Dreyfus.

Carnet de campagne d'Alfred Dreyfus.
15 et 16 avril 1917.
© Collection privée Charles Dreyfus.



« Grande concentration de troupes »

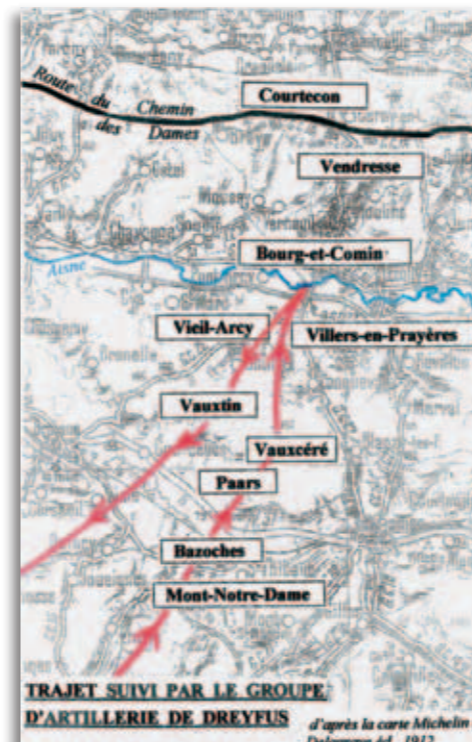
26 mars : Départ à 7 h ½ pour nous rendre à Mont Notre Dame. Tout le monde au bivouac. Pluie battante. Grande concentration de troupes.

27 mars : Départ pour le bivouac entre Bazoche et Vauxcéré. Chemins épouvantables, complètement défoncés. Très mauvais temps.

28 mars : Etablissement du bivouac. Nuit dernière glaciale. Je n'ai pas encore de tente. Je passe ma nuit dans un camion.

29 mars : J'ai enfin une tente. Il y fait très froid. Pluie et vent. Ai le commandement de tous les bivouacs des P.A.D.

30 mars : Pluie torrentielle et vent en tempête toute la nuit.



30 mars au 4 avril : canonnade violente. Temps froid, grêle et neige. Perdons des chevaux.

5 avril : Neige le matin. Soleil l'après-midi. Ai été voir le tir d'une pièce de 340 (27 km de portée) tirant sur la gare et les embranchements de Laon et d'obusiers, en batterie à 1500 m à l'ouest de notre bivouac.

6 avril : Les grosses pièces commencent à donner.

7 et 8 avril : Survolés par les avions boches mais sans recevoir de bombes. Je fais construire des abris de bombardement. Canonnade violente.

« Je crois que le jour de l'attaque approche »

9 et 10 avril : Giboulées de neige et de grêle. Le bivouac est morne.

11 et 12 avril : Canonnade violente. Je crois que le jour de l'attaque approche des hauteurs du Chemin des Dames au N. de l'Aisne.

13 avril : Hier soir copieux marmitage. Un dépôt de munitions saute à 300 m de nous. Quelques tués. Préparatifs de départ.

14 avril : Départ retardé. Un obus provenant d'un tir contre avion boche tombe à 10 m de ma tente et traverse un arbre de part en part. Nous sommes toujours marmités, Bazoche plus particulièrement.

15 avril : Toute la nuit, grondement formidable de canons de tout calibre. Dans la nuit, je reçois les ordres pour l'offensive qui doit commencer demain 16 avril. Je dois franchir l'Aisne au pont de Bourg et Comin et me diriger par Vendresse sur Courtecon.

« Autrement ce serait un désastre »

16 avril : Début de l'offensive au nord de l'Aisne pour s'emparer des hauteurs du Chemin des Dames (ma division fait partie du 20^e Corps qui lui-même fait partie de la 6^e Armée, commandée par le général Mangin). Je quitte le bivouac entre Bazoche et Vauxcéré à 6 h du matin, mais avant d'arriver au pont de Bourg et Comin que je dois traverser à 11 h du matin, je suis arrêté ainsi que tous les autres parcs. L'infanterie n'a pas pu progresser sur le Chemin des Dames. Nous sommes là un groupement immense sur les bords de l'Aisne. Heureusement que les Boches qui nous voient des hauteurs du Chemin des Dames sont trop occupés par notre attaque pour nous tirer dessus.

Autrement ce serait un désastre pour les sections de munitions. Nous avons laissé en arrière, pour l'offensive qui devait être rapide, toutes nos voitures autres que les caissons. Nous n'avons avec nous que ce qui est sur les chevaux. J'écris mes ordres au bord de la route.

17 et 18 avril : Toujours sur les bords de l'Aisne que nous n'avons pas franchie. Pluie battante. Dans la boue jusqu'au cou. Je couche par terre avec mon officier adjoint sous les toiles de tente portées par les chevaux. Je ne me suis pas déshabillé depuis le départ. Nous ravitaillons les batteries qui n'avancent pas.

19 avril : Le temps s'améliore. Bombardement toujours aussi violent. Je vais installer mon parc au bivouac dans les boqueteaux au sud de l'Aisne, entre Vieil Arcy et Villers en Prayères. Ravitaillement des batteries qui sont au Nord de l'Aisne vers Madagascar et qui n'avancent pas. Le tir surtout la nuit fait un vacarme effroyable ; il y a une accumulation énorme de pièces de tout calibre. Je fais venir les fourgons à bagages.

« Offensive ratée. Le Chemin des Dames devant nous tient toujours. »

20 au 24 avril : Toujours au même bivouac à ravitailler les batteries sans avancer.

25 avril au 2 mai : Le temps s'améliore, même service.

3 mai : Reprise d'offensive pour demain 4 mai.

4 mai : Offensive ratée. Le Chemin des Dames devant nous tient toujours. Les Boches sont dans des grottes appelées creutes dans le pays, de 15 à 18 m de profondeur. Le 20^e Corps a subi de fortes pertes.

5 au 8 mai : Toujours au même bivouac.

9, 10 et 11 mai : Notre bivouac commence sérieusement à être marmité par du 240.

12 mai : Notre bivouac devient intenable. Nous quittons la région entre Vieil Arcy et Villers en Prayères pour aller bivouaquer dans le ravin de Vauxtin (près de Paars). [premier retrait de l'unité].

13 au 25 mai : Nous sommes marmités maintenant par avions. Comme service, toujours le ravitaillement des batteries.

26 mai : Départ en permission.

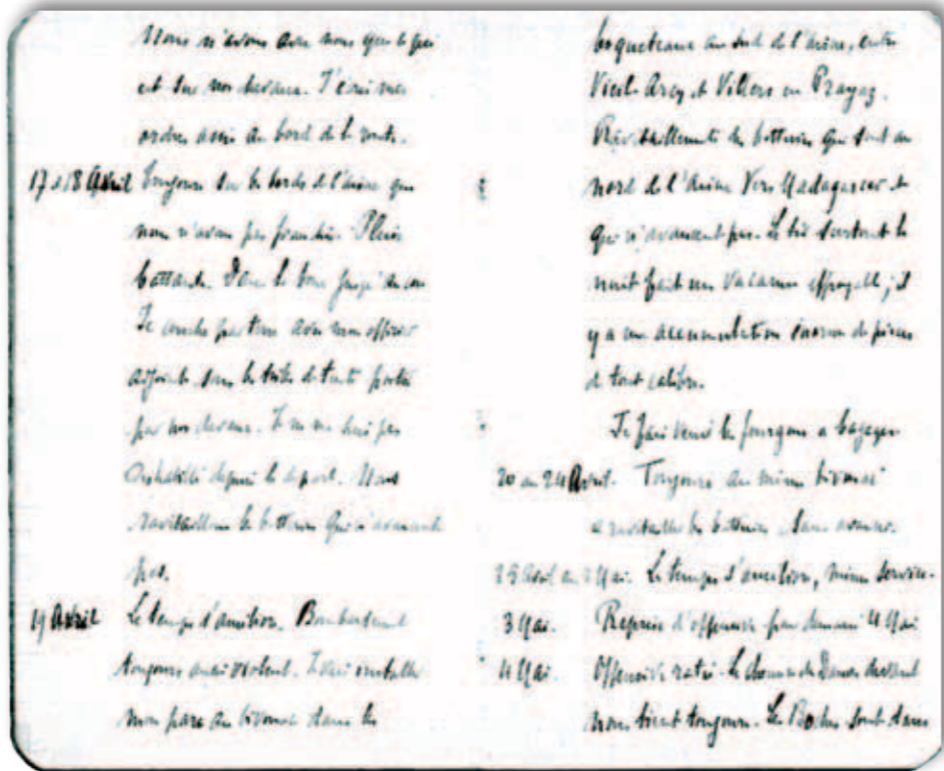
6 juin : Retour au bivouac dans ravin de Vauxtin.

6 au 9 juin : toujours même service.

10 juin : La nuit dernière nous sommes copieusement marmités par les avions boches.

11 au 15 juin : Toujours même service.

16 juin : Départ du bivouac pour aller cantonner à Tigny et Parcy-Tigny. Chaleur torride.



Carnet de campagne d'Alfred Dreyfus. 17 avril-4 mai 1917. © Collection privée Charles Dreyfus.

17 juin : Départ de Tigny pour aller cantonner à Ancienville.

18 juin : Départ d'Ancienville à 19 h 1/2 pour aller embarquer à Longpont à 22 heures. [retrait définitif].

Le groupe avait ordre de franchir l'Aisne

Ce texte traduit bien l'évolution de la bataille, son indécision, son âpreté et son caractère dramatique. Le groupe d'artillerie de Dreyfus avait ordre de franchir l'Aisne à Bourg-et-Comin pour gagner Courtecon. L'impossibilité pour lui de franchir la rivière signifie l'échec de l'offensive.

Dans son récit, Dreyfus occulte trois faits majeurs dont il est pourtant obligatoirement informé. Ainsi ne mentionne-t-il pas, le 29 avril, le limogeage de Mangin, remplacé à la tête de la VI^e armée par le général Maistre. De même celui de Nivelles, le 15 mai, et l'arrivée de Pétain au commandement général.

«Non-dit» également sur les mutineries de mai-juin alors que six divisions (sur les 20 de la VI^e armée) sont concernées, même si la 168^e ne connaît pas d'incident. Comment expliquer ces silences ?

Est-ce la volonté de Dreyfus de s'en tenir aux seuls faits dont il est directement l'acteur et le témoin ? Ou l'intéressé applique-t-il à ses écrits personnels l'obligation de réserve des militaires ?

Après le «Chemin des Dames», Dreyfus gagne le front de Lorraine pour y créer des dépôts de munitions, puis, au début de 1918, le secteur de Verdun. En mars 1918, atteint par la limite d'âge des officiers des unités combattantes, il est renvoyé à l'arrière, à Orléans où il dirige le parc d'Artillerie de la 5^e région.

Georges JOURMAS

Professeur d'histoire-géographie retraité, docteur en histoire contemporaine, Georges Jourmas est l'auteur de plusieurs articles sur Alfred Dreyfus, notamment : *L'Affaire Dreyfus : une étape du Tour de France*, *L'Histoire* – juin 2000 – n° 244.

Notes
Dossier militaire d'Alfred Dreyfus : n° 59615/N (en micro-film), Archives de l'armée de terre.

Dossier militaire de Larpent : n° 11YF/12040, Archives de l'armée de terre.

Remerciements à M. Charles Dreyfus, petit-fils d'Alfred Dreyfus, pour avoir autorisé la publication de ces extraits du carnet de campagne d'Alfred Dreyfus.

Après celui du lieutenant Nehrdich dans notre dernier numéro, nous publions un autre témoignage qui illustre l'importance que revêtaient les creutes dans l'organisation du système de défense allemand sur le Chemin des Dames.

Dans la grotte des Saxons

Extraits du récit du lieutenant Plath, officier au 2^e régiment de la garde à pied, daté du 19 avril 1917 et publié dans l'historique de ce régiment, en 1934. Le lieutenant Plath y évoque la grotte des Saxons. Par rapport aux lignes françaises, celle-ci se trouve légèrement en retrait au nord-ouest de la Caverne du Dragon. Il cite également la Creute.

« Notre Grotte des Saxons avait un plafond de 15 à 20 mètres en grès. Il y avait de la place pour les réserves de tout le bataillon y compris l'état major. Un moteur à injection de benzène assurait la lumière électrique dans les couloirs de la caverne et dans les espaces de cantonnement. A l'entrée, tout de suite à droite, il y avait un grand espace pour le commandement du bataillon, à gauche un poste de secours médical tout aussi grand et très bien équipé. Plus loin vers l'arrière étaient situés les espaces de séjour des compagnies, le dépôt de munitions, l'espace pour le moteur, les latrines etc. La caverne avait quatre sorties A, B, C et D. Tout au fond de la caverne se trouvait un long tunnel étroit qui avait traversé jadis toute la crête ; maintenant la section de sortie était aux mains des Français et ces derniers l'avaient bien sûr fait exploser. La gaine d'aération qui s'y trouvait devait se situer aux environs de la deuxième ligne française actuelle. On s'y déplaçait donc en dessous des Français.

« Quelques centaines de mètres plus loin, sur notre gauche se trouvait la Caverne de la Creute (la Caverne du Dragon. NDT.) dans laquelle avaient trouvé place le bataillon des fusiliers et notre 3^e compagnie. Entre nous et la caverne de la Creute, la 4^e compagnie avait trouvé refuge dans une galerie. La 1^{ère}

compagnie, sous le commandement de R. Gutstein était en réserve dans la Grotte des Saxons.

« Dans la Caverne de la Creute où je me suis rendu plusieurs fois pour voir Bertram il y avait moins de confort. Nous avions 3 entrées dans cette caverne, cependant quatre étaient du côté des Français. Notre garnison était en permanence menacée par des grenades à main ou autres choses semblables.

« Mon abri, approximativement au milieu dans la Caverne des Saxons, était équipé d'une grande table ronde avec des chaises et un lit en treillis métallique.

« Le plafond était tamponné avec des gros troncs d'arbre cependant une grosse fissure au milieu m'inquiétait. (...) Nos premiers jours furent curieusement relativement calmes. Nous ne savions pas si les Français rassemblaient leurs forces ou s'ils préparaient une opération ? Mais les recherches de renseignements françaises, particulièrement par avion allaient très loin et la tranchée des planches (1) recevait un bombardement occasionnel malheureusement aussi de notre propre artillerie. On a remédié ensuite à ceci en détachant les secteurs A B D et en communiquant les objectifs à notre artillerie de soutien. Je me trouvais avec la compagnie dans et autour de la Grotte des Saxons. L'ennemi attaquait toujours Hurtebise à notre gauche. Les jours précédents ils avaient attaqué dans notre secteur avec des troupes nombreuses de nègres (2) du Sénégal ».

Traduit par Yves FOHLEN



Carte allemande sur laquelle sont mentionnées la Drachenhöhle et la Sachsenhöhle. © Coll. départementale Caverne du Dragon.



Le tunnel nord de la Caverne du Dragon par lequel les Allemands communiquaient avec l'arrière, aujourd'hui il n'est plus utilisé en raison des risques d'effondrement. © Claude Dupin/collection départementale Caverne du Dragon.

1 - La tranchée des planches se trouve probablement en arrière des premières lignes allemandes.

2 - Il s'agit du mot employé par le lieutenant Plath que nous avons volontairement conservé. Les tirailleurs sénégalais font peur aux soldats allemands, une crainte alimentée par les rumeurs et dont ne sont pas absents, loin s'en faut, les préjugés raciaux. Il faut également rappeler que l'historique de cette unité est rédigé en 1934...

« J'ai cherché à largement donner la parole à ces soldats »

“Si cette putain de guerre pouvait finir.” Histoire et sociologie des mutins de 1917. Dans la thèse, qu'il a soutenue en mai dernier à l'Université de Montpellier III, André Loez s'intéresse à la sociologie des mutins et à leurs pratiques. A partir des pistes déjà ouvertes par d'autres, il donne des événements qui ont secoué l'armée française après l'échec du Chemin des Dames, une lecture plus complète. Son travail sera publié en janvier. Interview.



Mai 2009, Montpellier III. André Loez, enseignant, membre du Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918 (CRID 14-18), en compagnie de son directeur de thèse, Frédéric Rousseau. © Damien Becquart/CG 02.

La Lettre du Chemin des Dames - Les mutineries ont déjà donné lieu à une thèse d'Etat. Vos recherches aboutissent-elles à des conclusions différentes de celles des historiens qui ont déjà travaillé sur le sujet ?

André Loez - Oui. Il faut rappeler que la thèse en question, parue en 1967, était due à un historien très proche de l'armée, Guy Pedroncini, pour qui les mutineries restaient quelque chose de scandaleux : un « mal », une « fièvre », comme il l'écrit souvent. S'il a joué un grand rôle en dissipant la légende d'un complot pacifiste à l'origine des mutineries, il ne permettait pas de comprendre l'action et les pensées des mutins, ce que j'ai essayé de faire. Cette piste avait été ouverte par les travaux de Leonard Smith et Denis Rolland. J'ai tenté de proposer une analyse plus complète en incluant dans mon travail bien des éléments – désertions, cris et désobéissances individuelles, 27 mutineries collectives jusqu'ici inconnues – habituellement laissés de côté. Ils dessinent une crise de discipline globale de très grande ampleur au printemps 1917.

LCDD - Connaît-on mieux les mutins, leur sociologie, la nature et les modalités de leurs refus ?

A.L. - Cela reste lacunaire, par manque de sources, mais on sait désormais que ceux qui participent aux actions collectives contre la guerre sont avant tout des fantassins, plutôt jeunes (la moitié ont été incorporés après 1914), plutôt urbains, et plus éduqués que la moyenne. Cela explique aussi comment ils se saisissent de modes de protestation parfois très élaborés, comme des pétitions et des tracts contre la guerre. Ces actions très réfléchies coexistent avec des pratiques plus ordinaires de défoulement, d'évitement des tranchées, de revanche contre les officiers... Leur point commun est la mise en pratique d'un refus de la guerre.

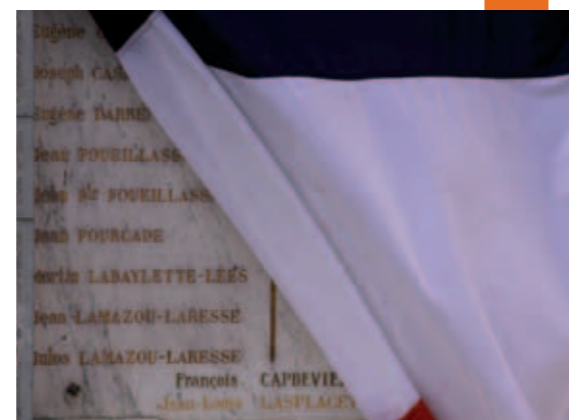
LCDD - Avez-vous identifié des pratiques de refus d'obéissance jusqu'alors méconnues ? Lesquelles ?

A.L. - En plus de cet usage intense de l'écrit, ce qui m'a frappé est la tentative, recommencée une dizaine de fois, de se « rendre à Paris » pour « parler aux députés » et faire cesser la guerre. Certains mutins ont fait de réels préparatifs pour se rendre en train dans la capitale et ont été arrêtés in extremis lorsque les dirigeants ont connu ces tentatives, considérées comme une menace très grave. La « marche sur Paris » empêchée des mutins, jusqu'ici complètement invisible dans l'historiographie, révèle la radicalité de certains refus au sein des mutineries.

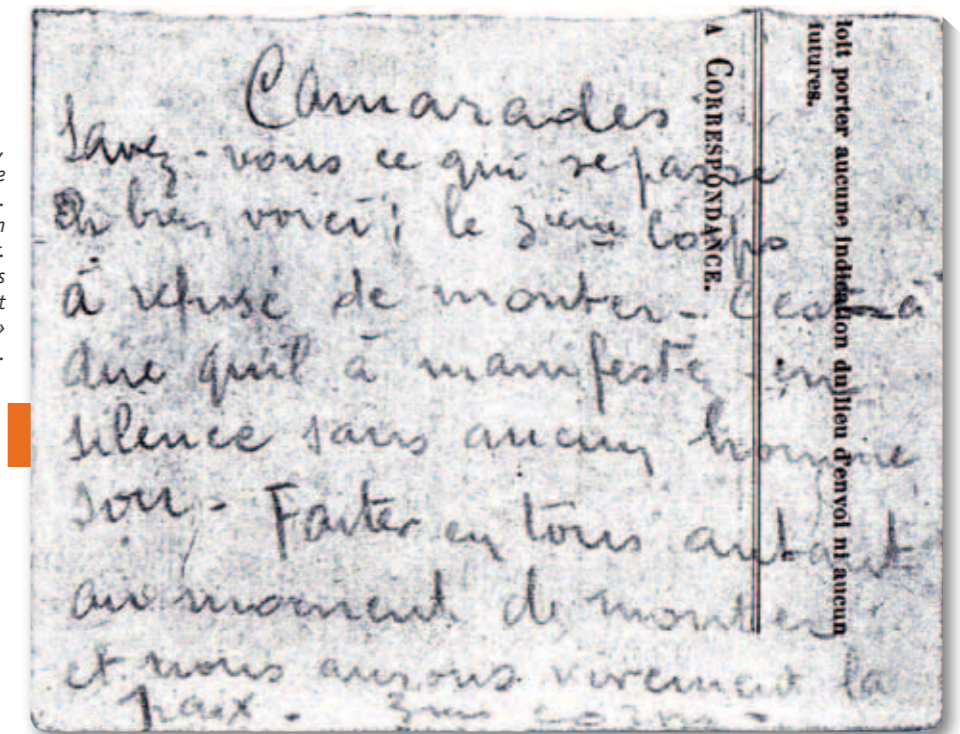
LCDD - Quelles sources nouvelles avez-vous pu exploiter ?

A.L. - Il est rare de disposer de sources absolument « nouvelles ». J'ai eu la chance de rencontrer des textes méconnus, grâce à des correspondants qui me les ont signalés. On découvre alors une mutinerie dont on ne savait rien, au détour d'un carnet ou d'une lettre, dans des régiments qu'on croyait « non touchés » par l'indiscipline. J'ai surtout pu travailler sur les très riches dossiers de la Justice militaire, accessibles sur dérogation, qui donnent accès aux interrogatoires des mutins et des témoins. C'est pourquoi j'ai cherché, dans mon ouvrage, à largement donner la parole à ces soldats, en citant leurs dépositions ainsi que les extraits de lettres saisis par le contrôle postal. Tant d'historiens ont prétendu dire le dernier mot sur les mutineries qu'il me paraissait important de faire entendre, directement, les discours des acteurs, allant des refus les plus simples (« C'est-y-bientôt la fin » ; « Si cette putain de guerre pouvait finir ») aux plus élaborés : « Ah Marianne, que fais-tu de tes enfants. »

Dans le village d'Aydius (Pyrénées-Atlantiques) : le nom d'un mutin, Jean-Louis Lasplacettes, rajouté en 2009 sur le monument aux morts.
© Damien Becquart/CG 02.



Tract de mutin de la 5^e division d'infanterie, non daté, rédigé au crayon sur un fragment de carte de correspondance militaire (9 x 7 cm).
« Camarades savez-vous ce qui se passe eh bien voici : le 3^e corps a refusé de monter. C'est-à-dire qu'il a manifesté en silence sans aucun homme sou. Faites-en tous autant et nous aurons vivement la paix. 3^e corps. »
© Archives du Service historique de la défense.



LCDD - Il existe une vision “mécaniste” de la crise de 1917 qui décrit une sorte d'enchaînement implacable : une guerre qui dure, la promesse d'une offensive décisive, suivie d'un échec, l'espoir brutalement anéanti auquel s'ajoute un problème de management des permissions... Total : une révolte ! Pour vous, les mutineries traduisent un mouvement social dont les acteurs sont des citoyens sous l'uniforme. Etes-vous parvenu à identifier les séquences de ce mouvement et leurs caractéristiques ?

A.L. - En effet, les mutineries ne sont pas une simple « réaction » à une offensive qui échoue. Celles-ci d'ailleurs ne manquaient pas depuis le début de la guerre, sans provoquer de révolte... Ce qui change en 1917 est le contexte général : alors que beaucoup de soldats ont cru la victoire proche à travers l'offensive du Chemin des Dames, d'autres événements paraissent déstabiliser la situation. La révolution russe, la conférence pacifiste prévue à Stockholm, les premières grèves d'ampleur, de violentes interpellations au Parlement, tous cela se conjugue au mois de mai 1917 pour rendre possible et pensable une mobilisation contre la guerre. Car les soldats sont en même temps des civils et des citoyens, qui cherchent en permanence à se tenir au courant de la situation à l'arrière, et qui sont décidés à faire valoir leurs droits et à faire entendre leur voix dans le cadre républicain. On est bien loin de la « grogne » militaire et passagère si souvent décrite. De même, il faut sortir de la « légende dorée » qui accompagne toujours le rôle de Pétain dans la résolution de la crise, suivant laquelle son empathie pour les soldats l'aurait conduit à accorder généreusement des permissions. En réalité, il ne fait qu'appliquer la loi, les permissions étant un droit bien codifié depuis 1916. Surtout, envoyer des dizaines de milliers d'hommes en permission à la fin des mutineries, en juin-juillet 1917, était le moyen le plus sûr de mettre fin au mouvement, en dispersant les soldats mécontents. Derrière une mesure en apparence « humanitaire » on retrouve le souci de gestion de la troupe partagé par tous les chefs militaires. Par ailleurs il est certain que les mutineries ont contribué à modérer les ambitions offensives du commandement dans les mois qui ont suivi. Par leur mouvement, les mutins ont, de fait, réussi à empêcher les nombreuses attaques prévues au printemps 1917.

LCDD - Pourquoi tant d'investigations sur les mutineries, si l'on considère qu'elles n'affectent qu'une petite partie des seuls fantassins et qu'elles n'empêchent pas les pouvoirs militaire et politique de poursuivre la guerre ? Est-ce parce que vous pensez qu'à travers l'analyse approfondie des manifestations de désobéissance,

on peut montrer que ce qui relève de la contrainte est plus décisif que ce qui ressort du consentement ?

A.L. - Les mutineries impliquent une minorité de soldats tout simplement parce qu'il est très compliqué de s'engager et de désobéir, a fortiori dans une armée en guerre. Les militants, les résistants, les mutins sont toujours minoritaires. Cela ne signifie pas que leur action est minime ou modérée. Mais cela montre bien à quel point il est difficile de contester le cours ordinaire des choses, surtout pour un événement comme la Grande Guerre, énorme épreuve collective que nul individu n'est à même d'arrêter. C'est pourquoi l'idée d'un « consentement » à la guerre est excessive : qu'on le veuille ou non, depuis 1914, il y a la guerre. On n'a pas à consentir parce qu'il n'y a en réalité pas le choix. À l'inverse, je ne parlerais pas de contrainte pour expliquer pourquoi dans ces conditions la plupart de gens obéissent quand même : plutôt de conformisme ou de résignation.

LCDD - Que répondez-vous à ceux qui observent que chez les soldats peuvent cohabiter en même temps une forme d'acceptation, résultat d'un sentiment d'appartenance nationale, et le sentiment de subir ?

A.L. - C'est évident : il y a une grande complexité des attitudes face à la guerre, qui ne se résument pas au « pacifisme » ni au « patriotisme ». Chez les mêmes combattants, on peut voir coexister le sens du « devoir » national, l'attachement à la « petite patrie », la nécessité de faire preuve de courage devant ses camarades, aussi pour ne pas « déshonorer sa famille », avec une forme d'indifférence et de soumission, ou encore le souhait que la guerre s'arrête le plus vite possible, et enfin le sentiment d'une injustice, que c'est « toujours les mêmes qui se font tuer ». On ne pourra jamais dire avec certitude ce qu'avaient dans la tête ces hommes de 1914-1918. Mieux vaut à mon sens essayer de décrire les liens sociaux et les obligations réciproques qui rendaient le « devoir » très concret, et très difficile la désobéissance.

Recueilli par Damien BECQUART
(questions et réponses écrites)

A paraître en janvier 2010 :
André Loez, 1914-1918. Les refus de la guerre, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », [titre provisoire].



LARCANE Alain, FERRANDIS Jean-Jacques,
Le service de santé aux armées pendant la Première Guerre mondiale,
Paris, éd. LBM, 2008, 596 p.

Rédigée par le professeur Larcane, président honoraire de l'Académie nationale de médecine et le médecin en chef (CR) Ferrandis, conservateur honoraire du musée du Val-de-Grâce et secrétaire général de la Société d'histoire de la médecine, cette somme constitue une étude approfondie du Service de santé français mettant en évidence « l'évolution des structures et des techniques sous la pression des événements militaires » (p. 7).

Evolution des structures d'abord : le Service de santé a dû s'adapter à l'évolution des conditions de la guerre moderne et la chaîne des évacuations a été modifiée.

Evolution des techniques ensuite : « en quatre ans, l'attitude chirurgicale, désormais de plus en plus à l'avant, a évolué (...) les résultats se sont considérablement améliorés (...) en termes de survie et de récupération, tant en ce qui concerne le traitement des plaies de guerre que la chirurgie viscérale, la chirurgie réparatrice, la chirurgie spécialisée de la tête et de la face. » (p. 8)

Pour suivre au plus près ces évolutions, les auteurs ont eu recours aux nombreux rapports techniques (qui décrivent précisément non seulement les affections physiques des soldats mais aussi les troubles psychiques nouveaux dont ils peuvent être atteints), aux publications scientifiques et rapports d'observateurs élaborés dans des conflits antérieurs (les rapports sur la guerre russo-japonaise de Mandchourie en 1905-1907) et aux témoignages des combattants eux-mêmes.

L'analyse suit une chronologie fine et aborde successivement les thématiques majeures : état des lieux du Service de santé avant 1914 puis en 1914 ; organisation du Service pendant la guerre et évolution de cette organisation (personnels, structures, chaîne des évacuations, « tactique sanitaire ») ; enfin bilan de progrès accomplis dans la chirurgie de guerre, le triage des blessés, les traitements administrés.

L'impréparation du Service de santé est manifeste : si le principe de l'évacuation des blessés et de leur prise en charge dans des hôpitaux à l'arrière est réaffirmé (à l'avant, on ne fait qu'« emballer, étiqueter, expédier »), rien n'est dit des délais de transport, et du mode de convoyage des blessés. Les auteurs soulignent dès l'entrée que le désastre du Chemin des Dames en 1917, qui fut aussi un désastre sanitaire, constitue un tournant dans l'histoire du Service de santé aux armées : celui-ci acquiert par la suite une autonomie technique relative, jamais vue auparavant.

L'ouvrage est très complet mais on peut regretter la très grande technicité de certaines parties et une tendance à utiliser un vocabulaire qui ressort davantage à l'héroïsation des hommes qu'à l'histoire. ■

BARBUSSE Henri, BOUCQ François,
Le feu,
Ennetières-en-Weppes, éd. Invenit, 2009, 63 p.

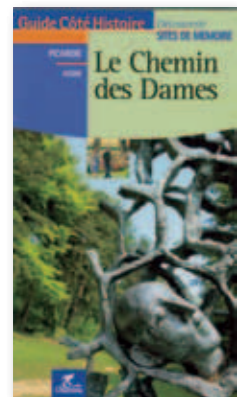
Mettre en regard texte et images, extraits du texte d'Henri Barbusse face aux images de l'illustrateur François Boucq, grand prix de la bande dessinée d'Angoulême en 1998, tel est le projet de ce livre né de la rencontre entre ce dessinateur et un texte « éclatant de modernité ». Né à Lille en 1955, marqué par une histoire familiale liée à la guerre (ses grands-pères ont combattu en 1914-1918, ses parents ont vécu lors de la Seconde Guerre mondiale) et par l'idée longtemps gardée que l'histoire évolue autour des guerres, François Boucq s'est attaché à faire dialoguer ses images avec des extraits choisis du Feu d'Henri Barbusse.

Henri Barbusse, d'abord simple soldat puis brancardier au 231^e régiment d'infanterie, est évacué pour blessure en 1916. C'est alors qu'il rédige ce qui deviendra l'un des ouvrages de référence de la littérature de guerre, Prix Goncourt en 1916. Ce journal d'une escouade est une chronique du quotidien des poilus, la vision de la Grande Guerre y est violente et vraie.

Ce bel album permet de redécouvrir les mots de Barbusse, accompagnés de dessins au trait qui force l'admiration. ■

Le Chemin des Dames, Guide côté histoire, Clermont-Ferrand,
éd. Chamina, 2009, 48 p.

Réalisé par le Comité départemental du Tourisme de l'Aisne, avec la collaboration de Guy Marival, ce nouveau topoguide est la version réactualisée et enrichie du précédent guide du Chemin des Dames publié aux mêmes éditions. Divisé en thématiques et sites incontournables à visiter (le cahier central, de 6 pages, est consacré à la Caverne du Dragon), cet ouvrage permet de découvrir ou redécouvrir le Chemin des Dames en partie à pied. Pour les familles, deux « micro-balades », faciles d'accès, sont proposées. ■



BBC – Le 9 juillet, une équipe de la BBC tourne sur le Chemin des Dames pour un documentaire sur les “troupes noires” dans la Grande Guerre. L'historien Niall Fergusson (à gauche), conseiller historique du film, et le réalisateur (au centre) sont pris en charge par Yves Fohlen, guide à la Caverne du Dragon.



Visites thématiques – Pour le 10^e anniversaire de sa scénographie, la Caverne du Dragon propose les 4 juillet, 8 et 29 août des visites sur le Chemin des Dames au départ du musée. La formule se taille un beau succès avec une moyenne de quarante participants.

Chacune des visites est construite autour d'un thème : “un 16 avril en 1917”, “1914, quand la guerre s'enterre”, “sur les traces de la reconstruction”. Le public apprécie de pouvoir faire le lien entre le site souterrain de la Caverne du Dragon et le “musée à ciel ouvert” que constitue le Chemin des Dames.

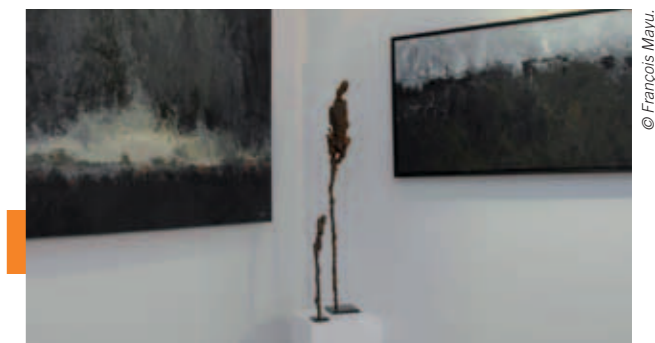


Canel, Didier, Lasplacettes et Leymarie – Une plaque commémorant le souvenir de Casimir CANEL, Alphonse DIDIER et Jean-Louis LASPLACETTES, soldats du 18^e RI fusillés le 12 juin 1917, à Maizy, au sud du Chemin des Dames, est inaugurée, le jeudi 23 juillet. Les noms des trois combattants, condamnés à mort pour leur participation à une mutinerie sont désormais gravés dans un marbre fixé sur le mur du cimetière communal de Maizy. La cérémonie d'hommage, qui débute à Craonne, où ils ont combattu, rassemble certains de leurs petits-enfants, des élus, des porte-drapeau, un représentant du délégué militaire départemental et des habitants de Maizy. Le marbrier, Jules Bourisse, a offert la plaque.



Le 21 août c'est à Fontenoy, près de Soissons, qu'un autre fusillé est honoré. La commune et l'association Soissonnais 14-18, avec le soutien du Département de l'Aisne, inaugurent une plaque rappelant le sort de ce paysan corrézien, fusillé pour l'exemple au cours de la première année de la guerre, le 12 décembre 1914 [lire aussi *La Lettre du Chemin des Dames* n° 15/ printemps 2009].

Paris – Le peintre et sculpteur François Mayu, habité par la Grande Guerre en général et le Chemin des Dames en particulier, expose à la galerie Nobilis, dans le quartier de Saint-Germain des Prés, à Paris, du 11 au 20 septembre, une série d'œuvres consacrée au Chemin des Dames.



Voie verte – Un sentier labellisé vélo-route/voie verte, qui relie le lac de l'Ailette à l'abbaye de Vauclair (5 km), est inauguré le 20 septembre. Au départ de Chamouille, ce chemin, aménagé à l'initiative du Conseil général de l'Aisne, traverse la forêt domaniale qui couvre l'ancienne zone rouge. Une série de panneaux d'interprétation donne aux marcheurs et cyclistes quelques clés pour lire le paysage.

A travers l'évocation des villages disparus, la constitution du boisement et les dommages causés à l'abbaye de Vauclair... impossible de suivre cette promenade sans croiser le souvenir de la Grande Guerre.



Caverne du Dragon/ Musée du Chemin des Dames

Musée ouvert jusqu'au 15 décembre, sauf le lundi, tous les jours de 10 à 18 heures. Fermé du 16 décembre au 15 janvier inclus.

Visite guidée de la Caverne du Dragon : durée 1 h 30.

Départ des visites : toutes les demi-heures de 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 16 h 30.

Tarifs : 6 €, adultes ; 3 €, pour les 6-18 ans et les demandeurs d'emploi ; pass famille, 15 € (jusqu'à 4 enfants).

Pour un point complet sur les tarifs de groupe, pour réserver, contacter la Caverne du Dragon, **Musée du Chemin des Dames. RD 18 – Chemin des Dames – 02160 Oulches-la-Vallée-Foulon – Tél. 03 23 25 14 18 - www.caverne-du-dragon.fr**

Visites thématiques :

Samedi 7 novembre et mercredi

11 novembre : visites thématiques du Chemin des Dames à l'occasion des 10 ans de la scénographie du musée départemental de la Caverne du Dragon [lire page 3].
Sur réservation.

La lettre d'information du Chemin des Dames est éditée par le Conseil général de l'Aisne – numéro 17 / automne 2009-hiver 2009/2010.

Directeurs de la publication : Yves Daudigny, Philippe Mignot / Rédacteur en chef : Damien Becquart / Comité de rédaction : Damien Becquart, Anne Bellouin, Caroline Choain, Yves Fohlen / Mise en page : Sylvie Makota / Assistante : Karine de Backer.

Contributions : Yann Périchaut/CG 02 (album d'Hurtebise), Georges Joumas (les carnets d'Alfred Dreyfus au Chemin des Dames), Sophie Levert et Adeline Cheutin/CG 02 (recherches sur A. Dimier), Thibault Raymond (reportage photo à l'abbaye de Vauclair), Claude Dupin/CG 02 (photos Caverne du Dragon), Mireille Rousseau/CRID 14-18 (programme Craonne pages 14-18).

Renseignements et abonnements (gratuits) auprès de la mission Chemin des Dames / Familistère de Guise - missionchemindesdames@cg02.fr
Réédition mars 2015 : Imprimerie du Conseil général de l'Aisne

Prochaine édition (mars 2010)

Dimanche 22 novembre, visites du Fort de La Malmaison à 10 h 30 et 14 h 30. Billets à retirer à la Caverne du Dragon.

« Lire en fête » :

En partenariat avec la Bibliothèque départementale de prêt, deux spectacles gratuits pour "lire en fête" : samedi 14 novembre : **Guth des Prez, Histoires à mourir debout** ; dimanche 15 novembre : **Vian, v'là Boris** [lire page 3], dans la limite des places disponibles et sur réservation.

Expositions :

-Exposition temporaire gratuite, **Après la guerre, Aisne 1919...**

Une évocation des premiers temps de la reconstruction sur le Chemin des Dames et dans l'Aisne. Jours et heures d'ouverture du musée.

-Exposition photographique sur les lieux de mémoire et la statuaire de 14-18, conçue par Raymond Chovaneck, photographe amateur, avec le soutien de l'appel à projets 1918-2008 du Département de l'Aisne.
Jours et heures d'ouverture du musée.

Abbaye de Vauclair

Les activités proposées à Vauclair par l'Association des Amis de Vauclair reprendront au printemps 2010.

Renseignements complémentaires auprès de l'Association des Amis de Vauclair
Tél. 03 23 21 68 77

Fort de Condé

Ouvert jusqu'au 15 novembre, tous les jours de 9 h 30 à 12 heures et 13 h 30 à 17 h 30.

Visites guidées à 14 heures et 16 heures.

Fermé entre le 15 novembre 2009 et le 15 avril 2010 sauf pour les visites de groupe sur demande préalable.

Deux expositions à voir :

-Les tirailleurs sénégalais (prêt de la Caverne du Dragon, musée du Chemin des Dames).

-La vie quotidienne des poilus.

Tarifs : 5 €, adultes / 3 €, 10-18 ans / gratuit pour les moins de 10 ans.

Contact : 03 23 54 40 00

Fort de Condé - 02880 Chivres-Val.
www.fortdeconde.com

Coin photo

Orage...

Juillet 2009. Ciel d'orage sur le Chemin des Dames. Le monument à la mémoire de Louis Astoul comme une balise au milieu d'un océan de blé. Sous-lieutenant au 70^e Bataillon de tirailleurs sénégalais, Louis Astoul est mort le 16 avril 1917.

